

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENT :

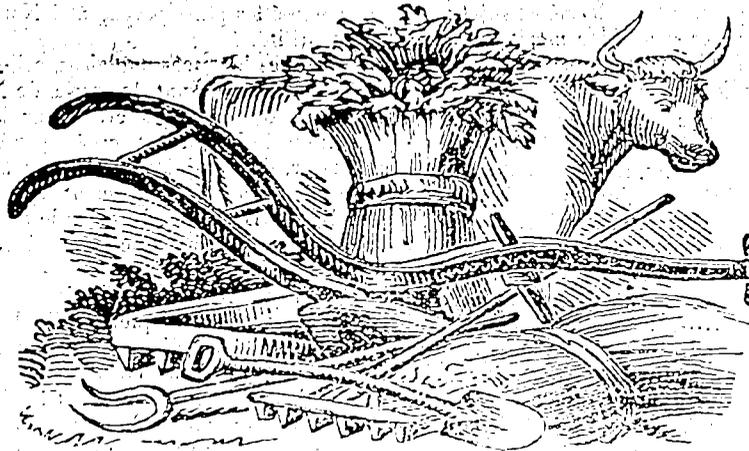
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison, des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES :

1e insertion, 10 cts. la ligne.
2e " etc. 3 cts. "

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Empruntons-nous du sol, et nous voulons conserver notre nationalité.

Firmin H. Proulx, Editeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

Que chaque abonné nous fasse parvenir ce qu'il nous doit pour abonnement, et au 1er avril nous serons en état de pouvoir augmenter la *Gazette des Campagnes* de QUATRE pages que nous consacrerons entièrement à la littérature, laissant les huit autres pages pour l'agriculture. Ainsi vous n'aurez pas à y perdre en payant immédiatement vos arrérages d'abonnement à la *Gazette des Campagnes*.

Comme nous avons besoin de faire l'achat de caractères d'imprimerie pour l'agrandissement de notre *Gazette*, nous espérons que nos abonnés s'empresseront de se rendre à notre demande.

CAUSERIE AGRICOLE

Des bêtes à laine

Revue générale des races de moutons améliorées de la Grande-Bretagne. — Depuis quelques mois, nous avons donné aux lecteurs de la *Gazette des Campagnes* une suite de causeries sur les races anglaises les plus perfectionnées et les plus propres à améliorer notre race commune. Nous nous sommes attaché, dans ces causeries, à faire connaître l'étendue et la situation géographique du pays que ces races habitent, son climat, son sol et son genre de production, le mode de formation qui a contribué le plus puissamment à leur faire acquérir les qualités et les caractères qui les distinguent. Nous avons également donné leur aptitude spéciale, leur précocité ou leur rapidité de développement, leur délicatesse ou leur rusticité, les qualités de leur laine et de leur viande, leur facilité d'engraissement, le poids de leur toison, et celui des quatre quartiers après un engraissement ordinaire.

Nous avons traité toutes ces questions avec la plus grande concision possible, et malgré notre désir d'épargner à nos lecteurs une trop longue lecture sur le même sujet nous avons été forcés de prolonger nos écrits plus que nous ne le croyons né-

cessaire en commençant. Nous avons peut-être fatigué quelques amis trop avides de variétés; mais une chose nous console, c'est que si nous n'avons pas été agréable, nous avons eu le mérite d'être utile. Lorsqu'un journal et surtout un journal agricole a l'avantage d'être utile à la classe nombreuse à laquelle il s'adresse, il peut très-facilement se faire pardonner un peu de monotonie. L'étude des moyens d'améliorer les différentes espèces animales de la ferme, comme toute autre étude, ne peut être une chose attrayante pour la généralité des hommes quoique quelques-uns y trouvent un plaisir réel; mais il ne faut pas conclure pour cela qu'il faille la mettre de côté. Si l'on ne faisait que les choses qui nous plaisent, les succès seraient certes bien rares et le monde ne pourrait aujourd'hui s'enorgueillir de ses nombreuses conquêtes dans toutes les branches de l'industrie humaine.

Si nous admettons que l'importance d'un principe est proportionnelle au bien-être qu'il permet de répandre dans la société; nous pouvons dire sans crainte d'être démenti que l'étude de l'agriculture et de chacune de ses branches prime toutes les autres à part l'étude par excellence, celle de la religion. Malgré cette importance de l'agriculture, certains peuples, au nombre desquels nous avons la douleur de voir figurer le nôtre, n'accorde pas à son étude l'intérêt qu'elle mérite. La science agricole n'est pour eux qu'une science très-secondaire, digne tout au plus d'occuper les talents les plus médiocres. Chez certains autres peuples, au contraire, les plus beaux génies se font les adeptes de la science agricole; en Europe, par exemple, les plus savants chimistes et physiologistes consacrent la meilleure partie de leur existence à des travaux qui n'ont pour but que l'avancement de l'agriculture.

Mais si la direction donnée aux études est différente chez les premiers et les seconds, les résultats sont aussi bien différents. Dans le premier cas, la production est faible, le progrès est lent et la richesse agricole à peu près nulle. Dans le second, le progrès agricole marche à pas de géant, l'industrie de la terre constitue la plus sûre richesse du pays et la production est presque phénoménale; et, remarquons bien que les pro-

F. Proulx

grès de l'industrie agricole rejaillissent infailliblement sur l'industrie manufacturière et sur le commerce. Dans toute contrée, où l'agriculture est riche, les manufactures sont nombreuses et le commerce florissant. Tout peuple qui ne cherche pas à promouvoir les intérêts de l'agriculture éloigne donc de lui les premiers éléments de sa richesse.

Nous ne méritons, par conséquent, aucun reproche si quelquefois nous nous étendons longuement sur le même sujet ; au contraire, en agissant ainsi, nous croyons bien mériter de nos lecteurs et nous leur remboursons au centuple les quelques chelins qu'ils nous paient pour l'abonnement.

Maintenant il ne nous reste plus qu'à examiner si nous avons traité la question des races améliorées d'une manière vraiment profitable à nos lecteurs. Tous les intéressés admettent que notre race commune de bêtes-à-laine ne donne pas des profits suffisants et que son exploitation n'est pas lucrative. On reconnaît donc par cela même l'opportunité d'augmenter les produits des moutons et de diminuer leur dépense, moyens uniques de faire des profits. Eh bien, le premier moyen de remplir ces conditions : c'est l'amélioration des races. En effet, toute race perfectionnée profite mieux de la nourriture qu'elle reçoit, grandit plus rapidement et est moins longtemps une charge pour l'éleveur. Un mouton rustique par exemple prend au moins trois ans pour accomplir sa croissance complète, et pouvoir être ensuite engraisé avec profit, pendant tout ce temps, sa seule production consiste dans sa toison souvent très-inférieure en poids et en qualité. Le mouton amélioré accomplit sa croissance complète dès l'âge de neuf à douze mois et on peut alors l'engraisser avec toute la facilité possible. Le propriétaire du mouton rustique est donc obligé de nourrir son animal deux ans de plus que celui du mouton amélioré. Deux années de dépenses sans aucun autre produit que la laine forment une dépense assez considérable et on ne doit pas s'étonner si à la fin les profits sont nuls. De plus, le mouton perfectionné engraisse rapidement, tire le meilleur parti possible de la nourriture qu'il reçoit et donne un poids de viande considérable ; tandis que l'animal non amélioré engraisse avec une excessive lenteur, profite peu de la meilleure alimentation que l'on puisse lui donner et après avoir beaucoup dépensé il donne un poids de viande relativement faible. Cet état de chose est connu de tous les éleveurs, tellement que, dans les circonstances ordinaires, il n'est pas un seul cultivateur qui ose entreprendre l'engraissement des moutons rustique pendant la saison d'hiver. Il préfère engraisser pendant l'été sur les pâturages ; parce que le prix de revient de l'herbe des pâturages est peu élevé ; tandis que celui de la nourriture d'hiver est trop haut pour le produit qui en sera le résultat.

Le propriétaire de moutons améliorés agit tout autrement ; il engraisse en été et il engraisse en hiver, et en toute saison il réalise des profits considérables. Le contraste est frappant. Nous ne pousserons pas plus loin la comparaison ; ce que nous venons de dire suffit pour démontrer que les races perfectionnées l'emportent infiniment sur les races rustiques et que l'amélioration de ces dernières est nécessaire au plus haut degré.

Mais il existe comme nous l'avons déjà dit trois principaux moyens d'amélioration : la sélection, le métissage et le croisement. La sélection n'exige l'influence d'aucune race étrangère, elle opère sur la race défectueuse sans aucun secours extérieur. Le métissage et surtout le croisement ont toujours pour agent un sang déjà perfectionné. Pour la première les races les plus parfaites ne sont d'aucune utilité ; pour les seconds, elles sont d'une absolue nécessité.

Suivant la race rustique sur laquelle on opère, suivant les moyens dont on peut disposer, et aussi suivant le but que l'on veut atteindre, on emploiera soit la sélection, soit le métissage

ou le croisement. Lorsqu'on aura reconnu que l'un des deux derniers moyens sont les seuls applicables, il faudra faire le choix de la race perfectionnée la plus propre à effectuer l'amélioration désirée. C'est pour faciliter ce choix que nous avons fait connaître les races les plus renommées de l'Angleterre. Nous croyons en cela avoir atteint parfaitement notre but, car les auteurs sur lesquels nous nous sommes appuyés sont reconnus comme les plus compétents. Notre travail a donc été d'une haute utilité.

De toutes les races anglaises, celles dont nous avons fait une mention spéciale sont les races de New-Leicester créée par la sélection, de Cotswold créée par le métissage, de Romney-Marsh ou de New-Kent créée par le croisement avec le New-Leicester, de Southdown créée par la sélection, de Hampshire-downs créée par le croisement de trois races, les Wiltshire-Crooks, les Berk-hire-Notts et le Southdown, de Cheviot créée par la sélection avec une légère infusion de sang New-Leicester chez quelques sujets.

Parmi toutes ces races la plus parfaite est celle de New-Leicester, c'est, par conséquent, celle dont l'exploitation est la plus lucrative sous un climat et avec une nourriture convenables. Le Southdown vient ensuite, puis le Cotswold, le Romney-Marsh, le Hampshire-downs et le Cheviot.

Dans une opération de croisement ou de métissage, le New-Leicester semblerait donc être la race la plus propre à effectuer promptement et sûrement l'amélioration désirée, cependant tel n'est pas toujours le cas. Le perfectionnement d'une race n'est pas aussi simple que cela. Outre la perfection du type améliorateur, il y a encore beaucoup de circonstances à examiner, entre autres sa rusticité, sa sobriété. Or, la race de New-Leicester n'est ni sobre, ni rustique. Il est bien vrai que le manque de sobriété est un défaut que l'on peut facilement faire disparaître par le perfectionnement de la culture, et par l'augmentation de la production fourragère. Mais il n'en est plus de même de la rusticité. Une race est rustique, lorsque les froids et les intempéries des saisons ne la font pas trop souffrir. Le New-Leicester habite un pays très-doux et dont la température est presque toujours égale en toute saison. Si on le transporte sous un climat plus rude, il souffre et dégénère. Malheureusement les rigueurs d'un climat ne s'anulent pas sans de grandes dépenses qui pèsent lourdement sur les produits que donnent les moutons. Notre climat est trop rude pour le New-Leicester. L'animal souffre si on n'en prend de grands soins. Employé dans un croisement, sa délicatesse se transmet à ses descendants dès que ceux-ci possèdent trois quarts de sang New-Leicester, et ils souffrent autant des intempéries de nos saisons que les animaux purs.

Cette infériorité fait plus que balancer la supériorité du New-Leicester sous le rapport de la perfection.

Le Cotswold, le Southdown et le Cheviot sont quelque peu moins parfaits que le New-Leicester ; mais ils sont plus sobres et surtout plus rustiques. Ces deux qualités l'emportent pour nous sur la perfection des formes ; aussi n'hésitons-nous pas à recommander les trois races précédentes, comme les plus aptes à améliorer notre race commune de bêtes-à-laine.

REVUE DE LA SEMAINE

Nous apprenons par les journaux de Québec qu'une lettre reçue à l'Archevêché, lundi dernier, de Mgr. l'Evêque de Montréal, annonce que M. le Grand-Vicaire Taschereau a été nommé archevêque de Québec. Les bulles doivent être incessamment expédiées de Rome.

Le *Nouveau-Monde* reçoit de St. Norbert de la Rivière Rouge des nouvelles datées du 18 janvier, dont voici quelques

extraits :

La formation du premier cabinet ministériel de la nouvelle province de Manitoba est un fait accompli; les ministres ont prêté leur serment d'office jeudi dernier.

L'honorable M. Girard est le chef du cabinet. Universellement connu, estimé et respecté, je crois, en Bas-Canada, M. Girard n'a pas tardé à le devenir parmi nous. Il a accepté un portefeuille de ministre irresponsable à l'arrivée du Lieutenant-Gouverneur Archibald, dans un temps où il risquait tout pour tout. Son dévouement a porté d'heureux fruits.

D'un caractère bon, doux et conciliant, d'une fortune personnelle considérable, il s'est rendu populaire parmi tous ceux qui ont eu à traiter avec lui. Ce n'est ni un chef de parti redoutable, ni un lutteur décidé, ni un politique ardent; il le dit lui-même; mais il se pourrait que ce n'est pas cela qu'il nous fait en ce moment. Les plaies demandent de l'huile. L'Hon. M. Boyd, son collègue, ne me paraît pas précisément un Talleyrand, ni un Metternich, ni un Sir George E. Cartier; mais c'est un Anglais d'Angleterre qui tient à Sa Reine et paraît ne pas tenir à beaucoup d'autres choses.

L'Hon. M. H. J. Clarke n'est arrivé parmi nous que de la fin de novembre dernier.

Il venait, suivant ce qu'il disait lui-même, expressément pour occuper le poste de Procureur-Général de la Province dont le besoin, paraît-il, se faisait vivement sentir.

M. Clarke, qui est orateur comme tout bon irlandais, a travaillé plus que qui que ce soit, depuis son arrivée, à démolir le Dr. Schultz. Quand même il n'aurait à nos yeux que ce seul mérite, c'en serait assez pour mériter toute notre reconnaissance et n'importe quel poste d'honneur dans le pays.

L'Hon. M. James McKay est un métis de sang canadien, écossais et sauvage; il est catholique, riche et considéré.

Homme de caractère, il n'a cessé en toute occasion de se mettre au service de l'ordre et de la justice. Sans être plus instruit que ne le sont les métis de son âge qui ont reçu une bonne éducation, il est solidement attaché à sa foi et à sa nation.

Il est Président du Conseil Législatif et le seul ministre qui siégera dans cette Chambre.

L'Hon. M. Howard, ci devant capitaine au 2^e bataillon, et jeune homme très-estimé, est le collègue de M. Boyd. Il représente dignement la population anglaise, mais je ne sais jusqu'à quel point les députés de celle-ci accepteront ce choix de S. E. M. Archibald. D'jà, me dit-on, quelques murmures se font entendre. Ce serait dommage.

Tel est le cabinet de Manitoba.

Vendredi de la semaine dernière, vers onze heures et quart de l'avant-midi, une secousse de tremblement de terre assez forte s'est fait sentir sur la côte nord. Elle a duré entre 8 et 10 secondes.

Les élections générales ont eu lieu en France le 8 février. Les candidats élus se réuniront en assemblée nationale et constituante à Bordeaux, et décideront si la paix doit être acceptée ou non aux conditions posées par M. de Bismark. La France, au moins en ce qui constitue sa partie saine, est opposée à une cession de territoire. La Prusse tient à cette cession.

Les Allemands font entrer des vivres dans Paris où la famine commence à sévir. Aucun étranger ne peut entrer dans la ville qu'avec permission des autorités allemandes qui, d'un autre côté, n'en laissent sortir personne. Les dépêches télégraphiques nous apprennent que 188,000 prisonniers ont été faits dans Paris; que 1,500 canons, 400 pièces de campagne et mitrailleuses ont été remis aux mains des Prussiens. Paris est donc réellement au pouvoir des ennemis; son sort est facile à prévoir si la guerre continue.

D'après les nouvelles reçues, l'esprit républicain et révolu-

tionnaire a dû présider aux élections générales en France; c'est là un signe évident que le sang n'a pas fini de couler. Dieu veut en finir avec l'hydre révolutionnaire, et il promènera la verge de fer sur la France tant que cette hydre n'aura pas perdu ses nombreuses têtes.

De nouvelles levées de soldats ont été commandées en Allemagne, et 300,000 hommes seront en état de marcher sur la France au premier mot d'ordre.

En Autriche, le baron de Beust, dans la prévision d'une complication d'affaires, travaille à augmenter considérablement les forces militaires de l'ancien empire.

M. Louis Veuillot, parlant de la situation présente de la France, dit: "L'espèce humaine attend un homme qui tire l'épée pour fuir enfin ce qui est la seule vraie gloire de l'épée: obéir à la vérité et déchirer l'erreur."

"Il est certain que rien n'est perdu. Rien n'est perdu parce que les événements, à l'insu et contre la volonté de ceux qui les brassent ou plutôt les tripotent, forment tout à la fois et l'homme que le véritable peuple attend, et le peuple dont cet homme aura besoin. Dans ce siècle de machines, les événements sont comme les rouages inconstants d'un mécanisme immense et mystérieux. L'ingénieur se cache. On ne saura son nom que lorsqu'on verra son ouvrage, et alors l'acclamation de l'humanité saluera Celui qui fait les mondes."

Ces paroles sont d'un sublime biblique. M. Veuillot continue:

"Oserons-nous dire que tout ce qui se passe depuis cent ans est ce qu'on appelle vulgairement une lessive? Et pourquoi ne le dirons-nous pas? L'œuvre est assez forte pour élever le mot à sa hauteur. Une telle lessive vaut bien une création. Mille souillures qui apparaissent à la surface de la formidable cuve, sont des parcelles immondes qui se détachent. Cette écume sera enlevée. En ce moment, elle couvre tout, mais déjà elle ne tient plus à rien; et ce qui sortira de la cuve en sera tiré autre qu'il n'y fut mis, c'est-à-dire nettoyé, pur, salubre, préparé pour de nobles usages."

"Il y a comme une mystérieuse attente de ce bienfait dans cette patience réelle et invincible avec laquelle la France supporte et même bénit les douleurs de l'opération. Elle veut être lavée, elle veut renaître, elle veut resplendir, et elle a foi dans le succès de la sainte entreprise, sans avoir aucune foi dans les hommes qui en ont la conduite, lesquels en vérité ne sont pas dignes, et en vérité ne conduisent rien."

Au sentiment de M. Veuillot, sentiment que partagent tous les catholiques, vivant de l'esprit de foi et voyant des yeux de cet esprit, le fléau de la guerre actuelle est, dans les desseins de la Providence, destiné à refaire la France. Dieu l'avait faite; elle s'est dé faite; Dieu veut la refaire. Il a donc permis, dans des vues infiniment miséricordieuses, qu'elle fut écrasée pendant un temps. *Nemo tum pater*, a dit Tertullien; la bonté, la miséricorde, la sagesse de Dieu n'apparaissent jamais mieux que quand il châtie.

"Que Dieu soit béni de nos revers, dit M. Veuillot; qu'il soit béni de la suite qu'il a donné à ces fautes que nous avons accumulées comme à dessein de périr; sous la main et la conduite de la Providence nous renaissons. *Il nous fallait* ces échecs, ces revers, ces hontes, ces folies, ces écroulements terribles; il fallait que toutes nos plaies fussent étalées et que tout ce fer enlevât toute cette gangrène. Tout a bien tourné."

Dieu a voulu que la France fut catholique avant tout; il l'a choisie entre tous les peuples pour être la fille aînée de l'Eglise, la protectrice officielle du Saint Siège. Impossible qu'elle périsse, si elle veut redevenir fidèle à sa noble et sainte mission, car, au nom de saint Pierre, ces paroles lui ont été adressées par Etienne II, quand il implorait le secours de Pépin

contre les Lombards : " Moi, Pierre, je vous dis que c'est vous, peuple des Francs, qui êtes mon peuple de prédilection entre toutes les nations de la terre. C'est pourquoi je vous ai secouru dans vos besoins quand vous avez eu recours à moi, qui vous ai donné la victoire sur vos ennemis, et qui vous la donnerai encore dans la suite, si vous recourez au secours de ma ville (Rome). Oui si vous m'obéissez promptement, vous en recevrez une grande récompense en cette vie ; vous surmonterez tous vos ennemis, vous vivrez longtemps, mangeant les biens de la terre, et vous aurez la vie éternelle. Autrement sachez que par l'autorité de la sainte Trinité et la grâce de mon apostolat, vous serez privés du royaume de Dieu et de la vie éternelle."

Depuis deux siècles surtout, la France, autant qu'elle l'a pu, a brisé, défait, détruit en elle ce qui était l'œuvre de Dieu. Loïn de remplir avec fidélité la mission que Dieu lui avait confiée, elle a plusieurs fois levé l'étendard de la révolte contre Rome et ses Pontifs Saints. Aujourd'hui elle expie le tort qu'elle a eu d'être infidèle et rebelle ; elle se purifie, elle se refait. Elle retrouvera la paix, le bonheur et la gloire quand on la verra de nouveau prosternée tout entière aux pieds du Chef de l'Eglise, comme aux jours de Charlemagne.

Une scène des plus solennelles que le monde ait vues, mérite d'être ici rappelée. Saint Léon III, pape, se rendait à Paderborn pour y rencontrer Charlemagne. Le roi l'apprenant envoya d'abord un archevêque à la rencontre du Pape, puis un de ses comtes, enfin son fils Pépin, vainqueur des Huns et roi d'Italie. Pépin, dit M. Chantrel, marchait à la tête de cent mille hommes. Lorsque cette armée aperçut le Pontife, entouré seulement de quelques serviteurs, elle se prosterna trois fois, et trois fois le Pontife la bénit. Pépin vint se placer à ses côtés. Bientôt Charlemagne averti, sort de Paderborn, accompagné du clergé portant la bannière et la croix. Il vint se placer au milieu d'une autre armée, composée de différents peuples, qu'il rangea en un cercle immense, représentant une cité vivante au milieu de laquelle il se tint lui-même debout, surpassant de la tête tous ceux qui l'entouraient. Le Pape paraît dans l'enceinte, escorté de Pépin. En ce moment, armée, peuple, clergé, toute l'innombrable multitude tombe à genoux, et Charlemagne, le père de l'Europe, reste incliné devant Léon, le pasteur du monde, qui bénit à trois reprises les peuples prosternés. Ces deux grands hommes s'approchent ensuite et s'embrassent en pleurant, et le Pape, élevant la voix, entonne le cantique des anges : *Gloire à Dieu dans le ciel, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*, et l'immense multitude le continue.

Charlemagne et Pépin, dit M. Veuillot, ne furent pas se sentir trop humiliés ce jour-là, et le monde a vu des fêtes de plus triste augure."

Quand la France officielle sera disposée à donner pareil spectacle au monde ; quand elle aura répudié le chant de l'ignoble *Marseillaise* et retrouvé ses chants religieux d'autrefois, elle reprendra parmi les nations la place d'honneur que Dieu lui a assignée.

Colonisation

Nos lecteurs liront avec plaisir l'extrait suivant que nous faisons de la *Voix du Golfe* :

Dans un pays comme le nôtre où une très grande étendue de terres demeure inculte faute de bras, il est évident que la colonisation est une question de première importance. Ainsi le gouvernement de Québec serait injustifiable de ne pas employer tous les moyens possibles pour encourager l'émigration et engager les habitants du Canada à ne pas s'expatrier. Il doit donc donner des avantages et des privilèges, voter l'argent nécessaire pour des chemins de colonisation et donner aux colons un aide effectif.

Il ne s'agit pas seulement de faire publier de magnifiques brochures où est exposée d'une manière claire et précise, nous l'admettons, la fertilité de notre sol, la richesse de nos forêts, il faut regarder si dans la loi ne se trouve pas quelque omission de nature à nous empêcher d'arriver au but vers lequel nous tendons. Si l'on découvre de telles lacunes dans nos statuts, ne doit-on pas les faire disparaître au plus tôt et les remplacer par des clauses dont le besoin se fait sentir ?

La colonisation n'a pas fait des progrès aussi rapides que nous l'avions espéré. Depuis un certain temps, il est vrai, grand nombre de nouvelles terres ont été défrichées ; mais nous aurions à constater aujourd'hui un avancement beaucoup plus considérable si les autorités ne fussent pas restées sourdes, à de nombreuses plaintes au sujet de l'exiguïté des terres accordées aux églises et chapelles.

L'église est le noyau autour duquel viennent se grouper les habitants. Il leur faut un temple où prier en commun ; c'est en même temps un lieu de rassemblement où chaque dimanche, chaque fête l'on se rencontre et où l'on discute les intérêts publics et privés. Nos canadiens aiment à asseoir leur demeure à l'ombre d'un clocher. Voilà pourquoi il est difficile de coloniser dans des endroits où il ne se trouve pas d'église consacrée au culte.

Maintenant quel terrain le Gouvernement accorde-t-il aux églises ? Les étrangers auxquels l'on poserait une pareille question, répondraient, deux ou trois lots au moins. Certainement ce ne serait pas trop donner à un pauvre missionnaire qui va s'isoler ainsi du monde pour prêcher l'évangile. Il n'est que juste et raisonnable qu'il puisse vivre d'une manière convenable pour se récompenser des fatigues et des durs travaux qu'il doit supporter. La dime on le comprend, lorsqu'une paroisse commence à s'établir, ne peut être suffisante.

Le terrain donné à chaque église est de dix acres carrées. Non seulement cet octroi est loin d'être libéral, il est ridicule ; dix acres. Eh bien sur ces dix acres, construisez une chapelle, un presbytère, une maison pour les assemblées publiques et laissez une place pour le cimetière, que vous reste-t-il ? tout au plus un jardin. L'on voit de quelle manière peut vivre un missionnaire avec d'aussi minces revenus. — Hors si le prêtre n'est pas mieux rémunéré, comment peut-on espérer qu'il ira ainsi s'enlever au milieu des forêts et y endurer tous les maux, même ceux de la faim ? Et s'il n'y a aucun ministre de la religion pour attirer les colons et les retenir autour de lui, comme nous venons de le dire, l'on peut concevoir combien la colonisation en souffrira.

Le Gouvernement devrait accorder à chaque église ou chapelle, au moins un lot complet pour permettre au pasteur de pouvoir garder un cheval et une vache ; car, après tout, il faut qu'il vive. Ce n'est pas trop demander en retour de son dévouement. Nous croyons que si le Gouvernement a vraiment à cœur de faire avancer la colonisation, il prendra notre avis. Il ne s'agit pas de dire : la loi mentionne telles et telles choses. Si ces choses sont de nature à entraver le progrès et si le pays doit en souffrir, il faut les changer au plus vite. Plus nous retarderons, plus ce sera du temps perdu, et ce temps nous devons l'employer à l'agrandissement et à la prospérité du pays.

Si ces remarques ne trouvent aucun écho chez nos hommes publics, nous ne pourrions les excuser, car l'apathie seule ou la mauvaise volonté les aura empêchés de prendre des mesures dont ils connaissent la nécessité urgente et dont l'utilité est démontrée d'une manière tangible.

Petite chronique

— Nous voyons par la *Gazette officielle*, que le Gouvernement, pour réprimer les vols de chevaux qui sont devenus si fréquents dans la Province de Québec, promet une récompense de \$100 à quiconque, n'étant pas le coupable, donnera des informations qui amèneront la découverte, l'arrestation et la conviction de toute personne qui se sera rendue coupable de vol de chevaux.

— A Ottawa, on est sous l'impression que la session, qui s'est ouverte hier, ne sera pas longue. On croit même qu'elle ne se prolongera pas même au-delà du 20 avril.

— Les exportations de la Puissance du Canada aux Etats-Unis, ces deux dernières années, ont augmenté en valeur de \$14,442,000.

984; c'est-à-dire de \$25,064,848 en 1868, à \$39,507,842 en 1870; tandis que, pour la même période de temps, l'augmentation de la valeur de nos importations des États-Unis n'a été que de \$4,096,964; c'est-à-dire de \$17,600,273 en 1868 à \$21,697,237 en 1870. En d'autres termes, la balance du commerce en faveur du Canada est, pour ces deux années, de \$10,346,020; savoir, de \$7,464,585 en 1868 à \$17,810,705 en 1870, ou dans la proportion de plus de 150 par cent. — *Nouveau Monde.*

— *Moulin d'Yamaska.* — Ce moulin destiné pour le moment à préparer les lisses pour le chemin doit commencer à fonctionner ces jours-ci; outre cela, ses propriétaires, MM. Sénécal et Lafleur, se proposent de le compléter en y ajoutant un moulin à farine et un autre pour la laine. En avant!

— MM. Barnard et Jones, les deux agents d'émigration nommés récemment par le gouvernement de Québec, se sont embarqués samedi à Portland, en retour pour leur destination respective. Bon voyage!

Magnifique cheval. — La Société d'agriculture du Comté de Napierville vient de faire l'acquisition d'un superbe cheval, importé d'Angleterre. C'est un étalon cendré, il mesure dix-sept mains de hauteur; pèse 1830 livres et présente des formes et des proportions parfaites. La Société de Napierville en a fait l'acquisition au prix de \$2,800.

Lors de la dernière Exposition Provinciale, il fut déclaré le champion du Canada, comme cheval de trait; il fut mis en réserve, en 1869, à l'Exposition Royale de Manchester, dans un concours avec douze magnifiques jeunes chevaux de deux ans. Le premier prix de £20 sterling lui fut accordé la même année à l'Exposition Agricole de Holywell.

Ce cheval magnifique est de pure race, comme le prouve son pedigree en possession de la Société. — *Franco Canadien.*

RECETTES

Moyen pour blanchir la laine

Pour une livre de laine filée on prend deux livres de craie blanche pulvérisée et mêlée avec de l'eau de rivière, en consistance de bouillie; on y pétrit la laine pour la bien imprégner et on la laisse sécher pendant vingt-quatre heures; ensuite on la frotte bien et on la lave avec de l'eau pour en faire sortir la craie. La laine paraîtra très-blanche et nette si elle a été lavée à l'eau froide, car l'eau chaude lui est contraire et ne blanchit pas aussi bien.

Pour prévenir la rouille sur les ustensiles en fer

Faites chauffer l'ustensile et frottez-le avec de la cire d'abeille; ramettez-le sur le feu jusqu'à ce qu'il ait absorbé la cire, puis frottez-le pendant quelque temps avec un torchon ordinaire. Vous pouvez remplacer la cire par de la graisse fraîche.

Pour enlever la gomme sur les habits

Mettez sur la tache de gomme, de l'essence de térébenthine ou mieux de l'éther sulfurique. Les taches de peinture blanche disparaîtront de la même manière.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XLVI

La vengeance du fils de Daho.

(Suite.)

— Vous me trouverez peut-être bien audacieuse, dit Jaguarita, mais je ne puis oublier que vous m'avez sauvé la vie dans cette solitude de Java, et cette vie je vous l'ai consacrée; mais c'est peut-être une folie de ma part... je voudrais, avant que vous parliez, boire à votre santé, au succès de vos projets.

En parlant ainsi, la Javanaise sentit la rougeur couvrir ses joues, et elle se baissa soudainement pour cacher son émotion.

Quand elle se redressa toute trace d'agitation avait disparu, et elle tenait dans une main un verre, et dans l'autre une bouteille. C'était celle qui contenait le vin de Tokay.

— Allons, dit-elle, un verre avant de partir.

Mortagne jeta un regard impatient sur la pendule; puis, avec une gaieté forcée, il étendit la main.

— Versez, dit-il, versez, car le temps presse.

Elle obéit, et d'une main ferme, les yeux baissés, elle lui tendit le verre.

Il le prit et le leva pour boire; elle ne fit pas un mouvement pour l'arrêter.

Jaguarita, dit Mortagne, je bois à vos meilleurs souhaits. Et il vida la coupe jusqu'à la dernière goutte.

L'effet du poison fut instantané. Le verre échappa à Mortagne, et il chancela en portant vivement les mains à son gosier et à sa poitrine.

— Qu'est-ce que cela? murmura-t-il. Cela me brûle comme du feu. Qu'est-ce que j'ai bu? Réponds Jaguarita!

La Javanaise, avec une fermeté imperturbable, lui montra le petit flacon de cristal.

— Cela! dit-elle. Mortagne recula en poussant un cri.

— Le poison de l'upas! dit-il... impossible.

— Le flacon est vide... voyez! Et elle se jeta à ses pieds.

— Misérable! tu m'as tué, s'écria Mortagne, qui s'était levé dans un accès de rage impuissante, et étant retombé en se tordant à ses pieds. Soudain, par un nouvel effort, il parvint à se dresser sur un genou, et essaya de chercher avec anxiété quelque chose à ses doigts.

— Vous cherchez le bezoar; vous ne le trouverez pas, Rodolphe Mortagne. Voyez, — et elle lui montra la pierre, — le voici.

— Donnez-le moi! vite, vite! voilà de l'eau, et, etc.

Il ne put en dire davantage, la parole lui manqua, mais il indiqua d'un geste désespéré la fontaine au milieu de la chambre, dont les eaux sautillaient à quelques pas de lui.

Jaguarita plongea un verre dans le bassin; puis, la tenant devant la lumière, elle laissa tomber la pierre dans l'eau pure et limpide.

Pur un dernier effort, Mortagne se traîna vers elle.

— Sauvez-moi! s'écria-t-il d'une voix à demi suffoquée, ma vie est dans ce verre! sauvez-moi, Jaguarita.

L'eau dans le verre était devenue couleur d'indigo.

Mortagne le vit, et saisissant le marbre de la fontaine, il se leva sur ses pieds.

— A boire! murmura-t-il; au nom du Ciel! donnez-moi à boire et éteignez le feu qui me dévore. Je veux vivre! démon! Je veux vivre pour... pour... Il essaya de l'atteindre, mais elle se recula vivement.

— Démon! vous avez raison, Rodolphe Mortagne, je suis un démon! mais à qui la faute?

Et, traversant l'appartement, elle alla à la fenêtre que cachait une draperie et l'ouvrit.

Le vent apportait sur ses ailes le bruit produit par le galop de plusieurs chevaux, et on l'entendait distinctement.

— En retour de la vie que vous m'avez sauvée, Rodolphe Mortagne, dit-elle, je vous avais donné tout le dévouement dont j'étais capable, je m'étais faite votre esclave. Mais écoutez! ces hommes qui approchent, que viennent-ils faire ici?

— Je n'en fais rien! Comment le saurais-je? murmura Mortagne.

— Ces hommes, reprit-elle, sont partie de l'équipage du Faucon-Blanc, leur projet est écrit dans ce billet.

Et tirant le papier froissé de sa poche, elle le jeta dédaigneusement sur le parquet.

— Vous leur avez promis un riche butin, dit-elle, sous la forme d'une femme, dont le seul crime est de vous avoir été trop dévouée.

— A boire murmura Mortagne, donnez-moi à boire, et je jure de faire tout ce que vous demanderez.

La voix lui manqua, et, roulant sur le plancher, il ne put qu'étendre une main suppliante.

Jaguarita secoua la tête tristement.

Dans un effort convulsif, Mortagne s'élança vers elle.

— A boire ! Je veux à boire ! A boire ! s'écria-t-il.

D'une main il avait saisi ses vêtements, et de l'autre il était sur le point de saisir le verre, quand Jaguarita, poussant un cri, le jeta par la fenêtre.

Mortagne la vit faire et, poussant un long gémissement, il lâcha sa robe et tomba à la renverse sur ses coussins. Il était mort !

Alors Jaguarita le contempla une minute, puis s'emparant de la bouteille de tokay, elle la porta à sa bouche d'une main assurée et ne la replaça sur la table qu'après en avoir bu le contenu en entier.

Alors elle s'étendit sur une pile de coussins, croisa les bras et expira, les yeux fixés sur le cadavre de Rodolphe Mortagne.

Les aiguilles de la pendule continuèrent à marcher lentement ; il était minuit moins dix minutes quand un coin de la portière qui couvrait les côtés de la chambre se soulevèrent, et un personnage sombre se glissa comme une ombre dans l'appartement.

C'était le prêtre de l'antique religion de Java. C'était l'agent impitoyable d'une vengeance terrible. C'était l'ambitieux qui avait résolu d'occuper la première place parmi les prêtres de sa tribu.

Un silence effroyant régnait dans l'appartement.

Raide et immobile, les yeux fermés, les dents serrées, était étendu Rodolphe Mortagne.

A deux pas de lui était, morte aussi, Jaguarita la Javanaise.

Le prêtre de Java, Kalu le Serpent, s'approcha doucement et passa entre les cadavres et la lumière.

Ce n'était plus le docteur Narjal avec ses vêtements européens, mais le prêtre de Java, avec ses longues robes blanches.

Il souleva la tête de sa cœur, la regarda longtemps, et une larme tomba de ses yeux sur les traits glacés de Jaguarita.

Il parla, et sa voix était brisée par l'émotion.

— Ce sacrifice aussi m'était demandé, dit-il, et je n'ai pas reculé devant ma tâche. Nous nous reverrons, ô ma cœur ! Et dans le royaume des bienheureux nous pardonnerons et oublierons.

Il pressa ses lèvres contre son front et, ce faisant, ses regards tombèrent sur la figure du cadavre qui était à deux pas.

Alors l'aspect de Kalu changea, son air de tendresse s'évanouit et fit place à une expression de haine et de triomphe.

Il poussa le cadavre du pied.

— Chien ! cria-t-il, insulteur de notre foi ! spoliateur de notre temple et ennemi de notre tribu, la vengeance de Yapara est complète !

Il se baissa sur le cadavre et tirant des plis de sa robe une dague pointue, il souleva la manche de manière à laisser à nu tout l'avant-bras.

D'une main rapide et sûre, l'Indien dessina sur la peau blanche une série de figures mystiques.

Son pinceau était la pointe de la dague, sa couleur le sang du mort.

— La vengeance de Yapara ne s'arrête pas au tombeau, dit l'Indien en replaçant sa dague à sa ceinture. Dans le royaume des ombres la puissance de mon maître est grande, et c'est à ces marques qu'on connaît les victimes.

Il travaillait, bondit sur ses pieds et écouta.

— Les voici ! s'écria-t-il en entendant résonner le sabot des chevaux sur la route pavée qui conduisait à la tour, les voici ces marchands d'esclaves et ces trafiquants de chair humaine. Eh bien ! qu'ils viennent, leur maître est prêt à les recevoir, leur maître et son esclave.

Il traversa l'appartement et souleva la tenture du côté opposé à celui par où il était entré.

Le silence régna de nouveau dans la chambre.

La lumière de la lampe tombait sur les deux cadavres et sur le bras nu de Mortagne, dont la blancheur était semée de taches de sang.

Soudain les plis des tentures, à l'endroit où Kalu avait disparu, s'agitèrent doucement, et une tête ronde et noire s'avança dans l'appartement.

C'était la tête de Saleck, la panthère.

Dans sa fuite précipitée, Kalu n'avait pas aperçu l'animal qui était couché dans un coin et qui, voyant la porte ouverte, en avait

profité pour aller trouver la maîtresse à laquelle elle était si étrangement attachée.

La panthère, les oreilles frémissantes d'excitation, se glissa dans la chambre et bondit vers Jaguarita.

Mais aucune voix ne l'accueillit avec de douces paroles, aucune main ne s'étendit pour la caresser.

L'animal étonné approcha plus près, posa sa tête sur l'épaule de sa maîtresse, et ses yeux se fixèrent sur son visage. Mais Jaguarita resta muette à ses avances.

Alors la panthère fit un bon de côté, revint et gambada autour d'elle, roulant et déroulant les anneaux de sa queue, la touchant doucement avec ses pattes, sans jamais retirer les yeux de dessus son visage froid et rigide.

Soudain l'animal s'arrêta, se coucha sur ses hanches, poussa un cri plaintif et un fil son courut sur la surface brillante de sa peau.

Saleck avait deviné la présence de la mort !

Sa terreur, car c'était de la terreur qu'elle éprouvait, fit bientôt place à la rage. Ses poils se hérissèrent, ses oreilles se dressèrent et se renversèrent en arrière, tandis que sa longue queue battait le plancher.

Elle venait de remarquer pour la première fois le bras nu de Rodolphe Mortagne, et le sang qui tombait goutte à goutte sur le parquet.

Le cri plaintif de la panthère se changea en une sorte de rugissement.

Elle se coucha sur le ventre, tous ses instincts féroces s'éveillèrent ; elle s'approcha, les yeux étincelants, allongea la langue et lécha le sang de Mortagne.

La pendule sonna minuit.

Des pas lourds retentirent dans les escaliers, et la porte de la chambre s'ouvrit brusquement.

Une bande de marins apparurent sur le seuil.

Au même moment un objet noir s'éleva du centre de l'appartement, en poussant un grognement sauvage, et bondit à travers la fenêtre.

Les marins approchèrent du groupe qui était toujours immobile sur les coussins, et reculèrent d'horreur.

La tête de Jaguarita était tombée en avant et reposait sur l'épaule de Mortagne, dont le bras nu jusqu'au coude, que la panthère avait effrènement déchiré, traînait sur le plancher.

Les marins se montrèrent simultanément la fenêtre.

Au même instant, au milieu du calme de la nuit, retentit au loin un rugissement féroce et si prolongé que ceux qui l'entendirent sentirent leur sang se glacer dans leurs veines.

C'était le cri de Saleck la panthère !

XLVII

Le nid-de-l'hirondelle.

Lorsque nous avons quitté Emma Keradenc, elle était dans la voiture que le faux postillon conduisait au galop de son cheval dans la direction des terrains qu'on appelle dans le pays : " les puits du diable. "

Ces puits qu'on avait autrefois creusés dans d'anciennes carrières, étaient depuis longtemps abandonnées, et la plupart étaient à moitié remplis d'eau. Nulle barrière ne les entourait, et ils avaient été fréquemment la cause d'accidents.

D'après ce seul détail on s' imagine sans peine que les " puits du diable " étaient loin de toute habitation humaine. Il y en avait une cependant située à une centaine de pas environ du plus grand et du plus profond de ces puits. C'était une vieille maison qui avait été construite dans le temps où l'on exploitait les carrières et qui, depuis, était devenue la propriété d'un individu qui, assurait-on tout bas, avait intérêt aux affaires de gens plus que douteux, et faisait de sa demeure le lieu ordinaire de leurs rendez-vous.

Naturellement le Nid-de-l'hirondelle, comme s'appelait cette auberge, ne jouissait pas d'une très-bonne réputation ; et si quelques voyageurs s'y arrêtaient encore le jour, on était bien sûr qu'aucun ne demandait à y passer la nuit, ce dont, par parenthèse, l'aubergiste et ses amis ne paraissaient guère s'inquiéter.

Le Nid-de-l'hirondelle, il faut le dire aussi, avait l'air le plus sinistre qu'on puisse imaginer. C'était une maison à un seul

étage, avec un toit couvert en chaume qui s'effondrait en plusieurs endroits. Les fenêtres brisées et dont les vitres remplacées par des morceaux de papier, disparaissaient sous des couches de saleté, s'agitaient sur leurs gonds au souffle du vent. La porte, la seule chose qui semblait solide, était en chêne; mais elle était toute couverte de cicatrices, et avait un aspect aussi sauvage que les figures qu'on apercevait de temps à autre par l'entrebâillement.

Ce fut devant cette habitation que s'arrêta la voiture contenant Emma et ses ravisseurs.

Le postillon descendit le premier et, soulevant la jeune fille, il l'emporta plus morte que vive dans la maison.

Il fut reçu à la porte par l'aubergiste, Pierre Chenaye, une espèce d'animal féroce, aux lèvres pendantes, qui le précéda par un mauvais escalier dans une petite chambre à l'étage au-dessus.

Là, le misérable déposa son fardeau sur un mauvais grabat, et puis il se mit, avec l'aubergiste, à examiner les fenêtres; après s'être assuré qu'elles étaient aussi solides que possible, ils quittèrent tous deux la chambre, en ayant bien soin de fermer la porte.

La salle commune dans laquelle ils descendirent ensuite avait un aspect des plus misérables, le plafond en était bas, était humide comme le mur et tout noirci par la fumée. Elle contenait quelques bancs grossiers, des tables, et était éclairée par une lampe pendue à une poutre au centre, et dont la flamme vacillait et était prête à s'éteindre chaque fois qu'on fermait et ouvrait la porte.

Trois hommes étaient assis à l'une des tables, fumant, buvant, riant et jurant à qui mieux mieux.

Deux d'entre eux portaient des blouses et, avec leurs mâchoires bestiales, leurs sourcils qui se rejoignaient sur le front, ils avaient positivement un air féroce et repoussant.

Le troisième, remarquable par ses sourcils déjà gris, était une de nos anciennes connaissances, Jacques Bernier.

Il n'avaient pas fait un mouvement pendant qu'Emma avait traversé l'appartement, et qu'on l'avait portée dans la pièce en haut; cependant ils avaient tourné la tête en se contentant de jeter sur elle un coup d'œil. Mais lorsque l'aubergiste et son camarade descendirent, Bernier accueillit celui-ci par des félicitations.

— Bravo! Jean, dit-il, tu as gagné ta part du magot, à présent l'oiseau est en cage. Voyons, viens et goûte-moi un peu de cela, ajouta-t-il en lui tendant une bouteille d'eau-de-vie. Bois, tandis que nous allons convenir ce que nous ferons d'elle.

— Où est Baptiste? demanda l'un des hommes, tandis que Jean prenait un siège à la table.

— Me voici, répondit une voix derrière eux.

Et un individu entra dans la maison et secoua quelques gouttes d'eau de son chapeau et de son paletot.

— Est-ce qu'il pleut? demanda Bernier.

— Cela commence, le temps se couvre et je crois que nous allons avoir un orage; m'est avis qu'il fera mauvais en mer cette nuit.

— Tant mieux, à cause de la besogne qui nous attend; et puis les gens du manoir s'imagineront que la demoiselle aura été retenue au village par la pluie. Comment t'en es-tu tiré, Jean? Est-elle tombée facilement dans le piège?

— Comme une souris à l'odeur du fromage. Dès que je lui ai dit que la vieille était malade, elle a été dans un état impossible! Puis il est venu un moment où elle a voulu crier, et Baptiste a été obligé de lui fermer la bouche, ce qu'il a fait un peu fort, ajouta-t-il en riant, car elle a je crois perdu connaissance.

Le rire du misérable provoqua celui des autres, Jacques Bernier fit alors observer:

— C'est fâcheux qu'il ne lui ait pas serré la gorge de manière à en finir tout de suite, cela nous aurait évité la peine de recommencer.

Les bandits approchèrent alors leurs têtes les unes contre les autres sous la lueur fumeuse de la lampe, et causèrent à voix basse. Ce n'était pas qu'ils craignissent d'être entendus, mais c'était chez eux affaire d'instinct, vu que le sujet qui les occupait était de nature à les faire hésiter tout d'abord à en parler ouvertement.

L'aubergiste fut le premier à élever la voix, et ce fut avec un accent de colère:

— Pas ici! s'écria-t-il, je ne veux pas que cela se fasse ici. Je ne suis pas homme à reculer pour des bagatelles, mais ma maison a une réputation qui n'est pas des meilleures, et si l'on faisait des recherches, je serais le premier pincé, et peut-être même le seul, car vous seriez tous déjà assez loin pour vous moquer de messieurs les gendarmes.

— Au diable ta réputation! dit Bernier, en frappant un coup de poing sur la table. Nous avons loué ta bicoque pour la nuit, nous verrons si nous ne sommes pas maîtres d'en faire l'usage que nous voudrons.

— Vous n'y assassinez pas, toujours! dit l'aubergiste en palissant.

— Que je sois pendu, dit Jean, si les scrupules qui te prennent ainsi tout à coup, ne sont pas charmants. Vous n'avez pas les mains si propres, monsieur Chenaye, qu'une tache rouge de plus ou de moins puisse y faire une grande différence.

— Qu'est-ce à dire?

Jean attrapa la bouteille à lui, versa une partie de son contenu dans son large gosier, puis, posant ses coudes sur la table et son menton dans ses mains, regarda fixement en face le propriétaire du *Nid-de-l'Hirondelle*.

— Ce que je veux dire, répliqua-t-il, justement ceci, monsieur Chenaye, qu'en supposant que cette petite affaire se termine de la manière que vient de nous suggérer notre ami Jacques Bernier, ce ne serait pas la première fois que votre établissement aurait été témoin de pareil accident.

— Tu mens! s'écria l'aubergiste, dont la pâleur avait pris une teinte livide, sous cette accusation directe.

— Sans rien dire des puits qui sont là-bas, continua Jean, sans s'émouvoir et en passant son pouce par-dessus son épaule, si on s'avisait de pêcher dedans, on trouverait pas mal de pauvres diables.

— Ils sont tombés dedans!

— Cela, naturellement, seulement leur argent et ce qu'ils avaient sur eux à pris le chemin de votre poche, mon ami, n'est-ce pas vrai?

L'aubergiste bondit sur ses pieds.

— C'est... s'écria-t-il. — Mais avant qu'il pût en dire davantage, une main de fer se posa sur son bras et le força à se rasseoir.

— Que le diable vous emporte! hurla Jacques Bernier, car c'était lui qui s'était interposé, croyez-vous que nous sommes venus ici pour entendre deux chiens hurler l'un contre l'autre? Il faut faire disparaître cette fille, voilà l'ordre que j'ai reçu de ceux qui m'emploient, et que je vous ai communiqué lorsque j'ai loué vos services. Quant à la chose, qu'on la fasse en dehors ou en dedans de la maison, cela m'est indifférent, mais, — et il frappa de nouveau sur la table, — mais je ne veux pas qu'il y ait d'arrière-pensée. Nous devons tous y mettre la main, afin que nous ayons tous également droit à la récompense; voilà, à mon avis, la seule chose qui soit honorable.

Ces paroles furent accueillies par des applaudissements. L'aubergiste se hâta de retirer ses objections, en ajoutant toutefois qu'il espérait qu'on aurait égard à cette considération, qu'il avait sa résidence dans la maison, tandis qu'eux étaient des oiseaux de passage, étaient ici aujourd'hui, la demain.

Ce n'était que juste, et Jacques Bernier promit qu'un extra de danger recevrait un extra de paiement, assurance qui calma si bien les scrupules du propriétaire du *Nid-de-l'Hirondelle* qu'il termina la discussion en disant qu'des qu'on en arrivait à une question d'argent, il n'était pas homme à se laisser arrêter pour une bagatelle.

Alors ils baissèrent de nouveau la voix, et l'on entendit plus qu'un murmure confus.

Leurs têtes étaient si rapprochées qu'elles se touchaient presque, et ils n'avancèrent la main que pour se passer le verre d'eau-de-vie, ainsi souvent vidé qu'on l'emplissait de fois, et qui finit par éteindre la seule étincelle de pitié qui restait encore au fond de leur cœur.

(A continuer.)

ÉCOLE D'AGRICULTURE DE STE.-ANNE

La rentrée des élèves de cette institution aura lieu le 21 de février.

Comme par le passé, l'École n'aura pas de pensionnat. Les élèves prendront leurs repas dans une maison du village voisine de l'institution, et ne resteront au dehors de l'école que le temps strictement nécessaire pour les repas.

Le Conseil d'agriculture ayant mis dix bourses de \$60 chacune à la disposition de l'École, tout élève boursier est instruit, nourri, logé et fourni de lit gratuitement. La demande de ces bourses doit se faire le plus tôt possible, vu que l'année dernière leur nombre ne s'est pas trouvé suffisant pour satisfaire toutes les demandes.

Tout élève non boursier doit payer la somme de \$6 par mois pour sa pension. De plus les élèves qui, après leur deuxième année, obtiennent un brevet de capacité, reçoivent du Conseil d'agriculture une prime de \$25.

Voici, d'après les règlements de l'École, les conditions que doivent remplir les jeunes gens qui veulent suivre les cours de notre institution agricole :

- 1o. L'élève doit être âgé d'au moins quinze ans et avoir une constitution assez forte pour pouvoir exécuter les travaux ordinaires de la ferme.
- 2o. Savoir lire, écrire et connaître les quatre règles simples de l'arithmétique.
- 3o. Adresser la demande d'entrée au Directeur de l'institution.
- 4o. Donner un certificat de moralité, d'âge et d'instruction, signé par le Curé de la paroisse.

E. W. TREMBLAY, Ptre.,
Directeur.

2 février 1871.

AVIS

LES Exécuteurs testamentaires de feu Messire La. Parant, Curé du St Jean Port-Joli, prient ses débiteurs de prendre des arrangements et ses créanciers de filer leur compte sans délai, afin de clore les affaires de la succession le plus tôt possible. S'adresser pour cela, sur les lieux, à M. Olivier Parant, un des exécuteurs testamentaires sous-signés.

F. X. DELAGE, Ptre.
F. BUTEAU, Ptre.
O. PARANT.

19 janvier 1871.

AVOINE DE NORVÈGE à vendre à Ste. Anne de la Pocatière, à l'imprimerie de la Gazette des Campagnes ; à St. Jean Port-Joli, chez M. Octave Dubé, cultivateur. Ceux qui désirent se procurer de cette avoine pour semence, devront profiter du bon marché. Elle se vend 3s. 9l. par minot de 34 livres. Au printemps prochain, elle se vendra le double du prix actuel.

Traité élémentaire de Matière Médicale

ET

1870 **GUIDE PRATIQUE** 1870

des Sœurs de Charité de l'Asile de la Providence publié sous le patronage des Professeurs de Médecine et de Chirurgie, Faculté de Médecine de l'Université Victoria, Montréal. Seconde édition.

Montréal, Émile Sénécal, Imprimeur-relieur et éditeur, rue St. Vincent, Nos. 6, 8 et 10.

Le volume, format grand in octavo, est de 1500 pages environ. Prix : volume relié, \$5. En vente à l'Asile de la Providence à Montréal, et chez M. Crémazie libraire à Québec.

APPRENTIS TYPOGRAPHES DEMANDES

DEUX jeunes gens désirant apprendre la typographie trouveraient immédiatement de l'emploi à l'imprimerie de la Gazette des Campagnes, en s'adressant à l'Éditeur-Propriétaire.

Chemin de Fer du Grand Tronc

STATIONS	Tr. de Passagers		Train de Fret	
	Aller	Retour	Aller	Retour
Pointe-Lévy	9.00*	4.00	9.30*	3.30
Andover	9.05*	3.55	9.40*	3.20
Chaudière	9.25*	3.35	10.45*	2.55
St. Jean	9.40	3.20	10.55	2.55
St. Jean Chrystie	9.55	3.05	10.48	2.45
St. Charles	10.20	2.40	11.25	2.15
St. Alphonse	10.40	2.15	11.50	1.40
St. Valère	10.52	2.05	12.10	1.30
St. François	11.07	1.50	12.33	1.20
St. Pierre	11.18	1.40	12.50	1.10
St. Thomas	11.35	1.25	1.00	1.00
Cap St. Jacques	11.57	1.10	1.15	1.00
L'Anse à Gille	12.07	1.00	1.30	1.00
L'Islet	12.20	0.55	1.45	1.00
Trin. Saimon	12.45	0.35	2.20	1.00
St. Jean Port-Joli	1.00	0.25	2.35	1.00
St. Roch	1.12*	0.15	3.10	0.45
St. Anne	1.48	0.12	3.30	0.30
Rivière-Quelle	1.17	0.15	4.00	0.15
St. Denis	2.25	0.10	4.40	0.10
St. Paschal	1.19	0.10	5.10	0.10
St. André	3.00	0.02	6.30	0.02
St. Alexandre	3.10	0.02	6.45	0.02
St. K. Bond	3.40	0.00	6.55	0.00
Riv. du Loup	4.00	0.00	8.00	0.00

R. MORGAN, MARCHAND DE MUSIQUE, Etc., à Québec, rue St. Jean,

Vient de recevoir et offre en vente les Morceaux de Musique intitulés :

La toilette de Constance, par Mlle. M. Lindsay. — Quand je te vois. — Ode du Premier jour de Mai. — Rosette. — Conseil d'Aimer. — Le Plaisir d'Aimer, par J. P. Weckerlin.

J'AIME!! JE SUIS AIMÉ!!!

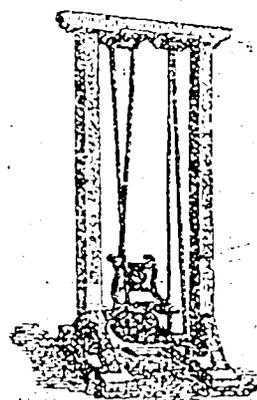
Romance par Alexandre Richardt, auteur de la jolie romance "O belle étoile! O chère amie!!"

— Aussi —

Venant d'être reçu un grand et splendide assortiment de Cordes à Violon.

NOUVELLE BALANÇOIRE BREVETÉE EVANGELISTE LAVIGNE

MENUISIER-ENTREPRENEUR, Encoignure des rues St. Eustache et St. Joachim, Faubourg Saint-Louis, QUEBEC.



INVITE le public à visiter une nouvelle Balançoire de son invention, pour laquelle il a obtenu un brevet du gouvernement de la Province du Canada, le 28 juillet 1869.

Cette nouvelle balançoire se met par elle-même, sans aucune impulsion extérieure, et a l'avantage de n'exposer à aucun accident ceux qui veulent se livrer à ce petit exercice tout d'agrément.

Les dames peuvent aussi faire usage de cette balançoire sans s'exposer aux inconvénients qu'elles rencontrent avec les balançoires ordinaires.

On peut voir une de ces balançoires mise en état de fonctionnement, au No. 36, rue Saint-Eustache, faubourg Saint-Louis, à Québec, et dans le jardin du propriétaire de la Gazette des Campagnes.

Les prix sont de \$12 à \$25, suivant la grandeur. M. E. Lavigne a aussi à vendre des Moulins à huile (barattes) pour la fabrication desquels il a obtenu une patente. Le grand débit qu'il a fait de ces moulins, parmi les cultivateurs des environs de Québec, est une haute recommandation de l'efficacité de ces moulins à huile. Québec, 11 août 1870.